

## Sans limites

*Let There Be Light* de Milan Aung-Thwin et Van Royko

Luc Laporte-Rainville

---

Volume 35, Number 4, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86538ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2017). Review of [Sans limites / *Let There Be Light* de Milan Aung-Thwin et Van Royko]. *Ciné-Bulles*, 35(4), 24–25.

# Sans limites

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Le tout commence par un ciel nuageux. Un individu l'observe, comme s'il cherchait à voir au-delà afin de découvrir une vérité occulte. Soudainement, le rideau cotonneux s'estompe et fait place à de multiples vagues orangées, dont la texture rappelle l'imagerie de synthèse. Apparaît ensuite notre vénérable Soleil, sphère lumineuse sur laquelle une danse élégante est exécutée par des gerbes de magma. Le mystère, lui, demeure entier.

L'incipit de **Let There Be Light**, fascinant documentaire de Milan Aung-Thwin et Van Royko, résume à lui seul la quête exposée tout le long du récit. Car il s'agit bien d'une quête, voire d'une aventure grandiose ayant pour objectif l'acquisition d'une connaissance primordiale — sorte de vulnérable pouvant préserver la Terre des combustibles fossiles. À l'instar des alchimistes d'hier, les

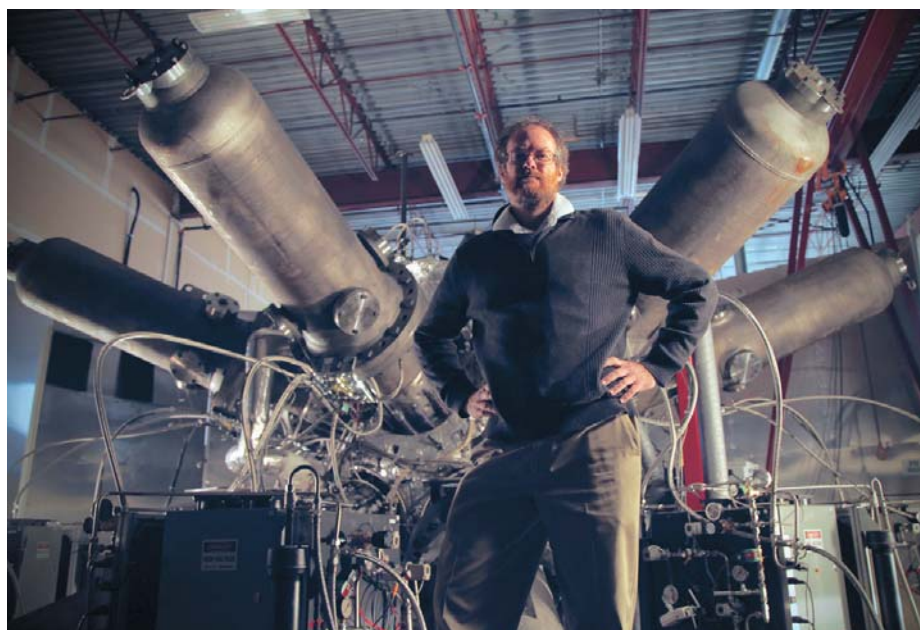
hommes modernes doivent se rendre au faite de ce qui est indicible, toucher du doigt la Lumière qui les sauvera de l'ignorance. Les substances polluantes n'ont plus raison d'être en ce monde si fragile.

Mais quelles sont les solutions envisagées? Que peut-on faire concrètement? Une alternative ingénieuse s'offre à nous: la construction, sur le globe, d'une étoile artificielle. Pure fantaisie que cela? Pas du tout, selon plusieurs scientifiques. En France, dans le département des Bouches-du-Rhône, une organisation s'attelle à la réalisation de cette soi-disant chimère, pendant que les décideurs persistent dans la connerie non écologique. Le nom du projet: ITER (International Thermonuclear Experimental Reactor). Son objectif: construire le plus gros tokamak jamais conçu, soit un réacteur

fonctionnant, comme le Soleil, par fusion de nucléons (ce qui permettrait l'émergence d'une énergie formidable et illimitée). Cet astre « terrestre » — pardonnez l'oxymore — est donc envisageable, pour ne pas dire nécessaire, afin de pallier à notre dépendance énergétique.

Le film, vous l'aurez deviné, est une description minutieuse de ce projet ambitieux. Mais les cinéastes se gardent bien de sombrer dans le panégyrique, n'hésitant pas à montrer les failles du système mis en place — à commencer par cette bureaucratie excessive qui nuit à l'essor du travail accompli par les scientifiques et les ouvriers. Visuellement, cela culmine par un plan insolite, où un bâtiment du programme ITER tangué progressivement vers la droite, et ce, par l'entremise d'un mouvement de caméra circulaire. Le naufrage est imminent, c'est le moins que l'on puisse dire... Sur-tout qu'un écriteau explicatif, tiré d'un rapport publié dans le *New Yorker*, en rajoute une couche par son contenu éristique (on y suggère de remplacer le directeur général, dans l'optique d'améliorer les procédures).

Heureusement, tout n'est pas que ténèbres au pays des sciences. Les nuances sont d'autant plus nécessaires qu'elles permettent le surgissement de moments de grâce filmés à hauteur d'homme. On songe ici à cette scène dans laquelle Mark Henderson, physicien travaillant pour ITER, prend soin de son jardin, tout en discutant avec les documentaristes. Ses gestes délicats, la beauté du lieu, tout suggère une sorte d'ataraxie



propre à la vie idéale. Sans compter que le discours tenu par Henderson en appelle à la collectivité, à l'importance de l'avenir : il se voit comme un simple artisan œuvrant à la construction d'une cathédrale dont il ne verra jamais l'achèvement. Cette analogie avec les travailleurs du Moyen Âge, leur dévotion devant une tâche plus importante qu'eux-mêmes, est une belle leçon d'humilité en ces temps de narcissisme généralisé.

D'ailleurs, l'aspect collectif fait partie intégrante de la structure du film, puisque les cinéastes complètent leur trame narrative en examinant d'autres initiatives. On pense à celle du Québécois Michel Laberge qui, en Colombie-Britannique, a fondé General Fusion, dans l'espoir de découvrir une source d'énergie illimitée. La méthode diffère (Laberge travaille avec une machine à pistons plutôt qu'à la construction d'un tokamak), mais rien ne dit qu'elle sera un échec. *Idem* pour l'États-Unien Eric Lerner, dirigeant de Focus Fusion. Son approche, qui privilégie l'appareil « dense plasma focus », est certes beaucoup plus modeste que les deux autres, mais elle n'en est pas moins pertinente. Preuve que les chemins sont nombreux pour atteindre le même but.

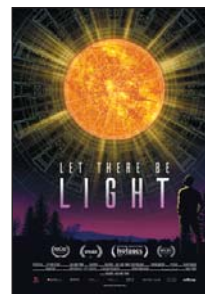
Mais ce flot incessant d'informations est-il soutenu par un travail formel idoine ? Le spectateur est-il condamné à crouler sous le poids de concepts amphigouriques sans pouvoir s'accrocher à une quelconque vision artistique ? Bien sûr que non ! Aung-Thwin et Royko, en véritables orfèvres, proposent un univers raffiné qui n'est pas sans rappeler le meilleur du cinéma de science-fiction. Ainsi, que ce soit les plans aériens gracieux ou les grands-angles magnifiant les infrastructures du projet ITER, tout concourt à forger un monde des plus futuristes. L'émerveillement qui en découle est d'ailleurs amplifié par la musique électronique de Trevor Anderson, dont l'usage parcimonieux témoigne d'un sens de la mesure. Cependant, c'est par l'intermédiaire de segments d'animation que le long métrage achève d'éblouir.



Utilisant ces séquences pour illustrer des événements du passé, les deux réalisateurs font montre d'ingéniosité, tout en ajoutant une touche fantaisiste à un sujet qui dépasse déjà les limites de l'entendement. Il n'y a qu'à voir ce passage où l'avatar du physicien Hans Bethe rédige son article « Energy Production in Stars » publié en 1939. Dans une maison campagnarde, emmitouflée dans le manteau indigo de la nuit, l'homme écrit à la machine ses connaissances sur l'existence cyclique des étoiles. Il sort ensuite rejoindre une femme qui observe la voûte étoilée. Tous deux agissent en spectateurs ébaubis devant la sidérante beauté du ciel, comme s'ils attendaient une réponse de ce dernier. De la poésie pure au sein même de la science...

Difficile, dans les circonstances, de résister à **Let There Be Light** tant on est loin de l'exposé perdu dans les explications fuligineuses. Le film, esthétiquement léché, choisit plutôt de séduire le spectateur par un usage approprié des codes de

la science-fiction. Ainsi, cherche-t-il peu à peu à le captiver pour ensuite mieux lui transmettre, dans un langage simple, les innovations de la physique. Rares sont les documentaires présentant une alliance aussi équilibrée entre le fond et la forme. Est-ce là la description d'une fusion réussie ? Sans aucun doute, diront certains. 



Canada-France-Italie-Suisse-États-Unis/2017/80 min

**RÉAL.** Milan Aung-Thwin et Van Royko **SCÉN.** Milan Aung-Thwin **IMAGE** Van Royko **SON** Milan Aung-Thwin, Emory Murchison et Kyle Stanfield **MUS.** Trevor Anderson **MONT.** Milan Aung-Thwin et Gilda Pourjabar **PROD.** Bob Moore et Milan Aung-Thwin **DIST.** EyeSteelFilm